



Stéphane Guillon dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Jérôme Colin: Bonjour.

Stéphane Guillon: Bonsoir.

Jérôme Colin: Bonsoir.

Stéphane Guillon: Bonsoir. On va à mon hôtel.

Jérôme Colin: Je ne sais pas, quel est votre hôtel ?

Stéphane Guillon: Pardon, oui c'est vrai. Je suis fatigué. Les Comtes de Méan.

Jérôme Colin: D'accord. Ça je vois où c'est. Vous n'attendiez pas dans le froid depuis trop longtemps ?

Stéphane Guillon: Si, c'est pour ça.

Jérôme Colin: Vous êtes de mauvaise humeur du coup ?

Stéphane Guillon: Non, jamais.

Jérôme Colin: : Comment ça, jamais de mauvaise humeur ?

Stéphane Guillon: Non, jamais de mauvaise humeur.

Jérôme Colin: Vous seriez le seul au monde.

Stéphane Guillon: Non, rien ne peut m'énervé. Même les embouteillages liégeois vous voyez. Je prends ça avec philosophie.

Jérôme Colin: Dans ce cas-là on y va.

Vous aimez bien la musique ou pas ?



Stéphane Guillon: J'adore Joe Dassin.

Jérôme Colin: Chouette !

(Stéphane Guillon chantonne)

Jérôme Colin: Ah oui !

Stéphane Guillon: Eh oui.

Jérôme Colin: Vous la connaissez vraiment.

Stéphane Guillon: Évidemment. Celle-là je la connais.

Jérôme Colin: C'est une belle chanson hein !

Stéphane Guillon: C'est une très belle chanson. Je suis copain avec son parolier, le mec qui a écrit cette chanson.

Jérôme Colin: C'est qui ?

Stéphane Guillon: Claude Lemesle.

Jérôme Colin: D'accord. C'est une chanson d'utilité. Vous avez des chansons d'utilité dans la vie ? Moi, j'ai des chansons d'utilité.

Stéphane Guillon: C'est-à-dire des chansons qui correspondent...

Jérôme Colin: Que je ressors des fois quand il y a un truc qui ne va pas ou quand je suis dans un truc. Par exemple, quand je suis chez le dentiste.

Stéphane Guillon: Oui, qui correspondent à des moments de votre vie, etc. Quand votre copine s'en va, une certaine chanson.

Jérôme Colin: Par exemple.

Stéphane Guillon: Quand vous recevez votre tiers provisionnel, vos impôts une certaine chanson.

Jérôme Colin: Tout à fait.

Stéphane Guillon: Ok.

Jérôme Colin: Vous avez ça, vous ?

Stéphane Guillon: Oui, j'ai des chansons d'enterrement, des chansons de baptême, de Bar-mitsva, un peu de tout oui.

Jérôme Colin: Vous écoutez beaucoup de musique ?

Stéphane Guillon: On n'a pas de chansons d'embouteillage par exemple.

Jérôme Colin: On n'a pas de chansons d'embouteillage. Jimmy Hendrix a écrit une belle chanson qui s'appelle "Crosstown Traffic".

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Voilà.

Stéphane Guillon: Ça ne lui a pas réussi. Il est mort dans une ambulance.

Jérôme Colin: Il est mort dans une ambulance, tout à fait.

Stéphane Guillon: Dans son vomit, paraît-il.

Que faites-vous à Liège ?

Stéphane Guillon: Écoutez, je préside un jury de cinéma. J'ai été hier intronisé Ambassadeur de la Région de Liège. Il paraît, mais ils m'ont peut-être baratiné, je me méfie quand même avec les Belges, que c'est une distinction assez rare. Que nous sommes peu d'Ambassadeurs de Liège.

Jérôme Colin: Ils vous ont dit ce qu'ils aimaient en vous ?

Stéphane Guillon: Ils ne m'ont pas dit grand-chose. Ils m'ont intronisé, ce n'était pas particulièrement douloureux.

Jérôme Colin: C'est que ce n'était pas la première fois.

Stéphane Guillon: Et donc... il n'y a pas de salaire malheureusement.



Jérôme Colin: Ah bon ?

Stéphane Guillon: Non. Je me suis dit “tiens, Ambassadeur ça mériterait une petite rémunération”. On m’a dit que c’est à titre bénévole.

Jérôme Colin: Je ne savais pas que ça existait encore.

Stéphane Guillon: Ambassadeur de Liège ?

Jérôme Colin: Non, les choses à titre bénévole.

Stéphane Guillon: En tout cas, ça, ça l’est.

Jérôme Colin: En Belgique, on a pas mal de trucs bénévoles.

Stéphane Guillon: J’imagine, oui.

Jérôme Colin: À Paris, il y a moins de trucs bénévoles ?

Stéphane Guillon: Oui, peut-être que oui... À vrai dire, je ne me suis jamais posé la question. Mais maintenant que vous m’en parlez, si on se revoit à l’occasion, je vous promets de...

Jérôme Colin : C’est dans les embouteillages qu’on se pose les questions les plus improbables.

Stéphane Guillon: Quand le compteur tourne, oui. Effectivement.

Jérôme Colin: À ce rythme-là, je peux vous dire que pour arriver à votre hôtel, ça va coûter cher.

Stéphane Guillon: C’est ça qui m’angoisse légèrement.

Jérôme Colin: Vous comptez vos sous ?

Stéphane Guillon: Ça dépend des périodes, cher ami. Il y a des périodes où on compte, des périodes où on compte moins.

Jérôme Colin: Vous y trouvez un charme aux deux ?

Stéphane Guillon: Écoutez, sincèrement je ne suis pas maso, donc je préfère les périodes où je compte moins. Ce sont aussi des périodes intéressantes. Parce que ce sont des périodes où on se sent moins en sécurité, et finalement la sécurité, c’est pour l’artiste, le confort, et la sécurité, ça représente un danger au niveau de la créativité. Alors que quand on est un peu inquiet, comme en ce moment, il faut absolument se sortir le cul des ronces. J’aime bien cette expression. Elle est pas mal.

Jérôme Colin: Elle dit bien ce qu’elle veut dire.

Stéphane Guillon: Elle est imagée. Elle veut dire ce qu’elle veut dire.

Stéphane Guillon: J’ai l’impression que ça avance, on va enfin pouvoir démarrer.

Jérôme Colin: Je vois que Monsieur est optimiste.

Stéphane Guillon: Oui, je remercie la personne qui nous laisse passer.

Jérôme Colin: C’est vrai. Il y a des choses qu’on fait très clairement quand on doit compter.

Stéphane Guillon: Là, je sens, c’est marrant parce que, je ne vous connais pas mais je sens que...

Jérôme Colin: Que je compte ?

Stéphane Guillon: Non. Pas que vous comptez, mais que j’ai dit quelque chose qui vous interpelle pour le coup. Parce que je sens que là, vous êtes vraiment dans la réflexion. De ce que je viens de vous dire. Ce n’est pas passé comme ça au-dessus de votre tête.

Jérôme Colin: Ben la quarantaine, c’est quand même un âge étonnant, c’est l’âge a priori de l’embourgeoisement...

Stéphane Guillon: Et du poivre et sel. Vous avez un beau poivre et sel.

Jérôme Colin: Du poivre et sel, un poivre et sel de taille.

Stéphane Guillon: Moi aussi.

Jérôme Colin: Vous êtes d’accord, je vois qu’on se ressemble.

Stéphane Guillon: On ne citera pas tous les artistes qui se teignent les cheveux par charité publique.

Jérôme Colin: Par charité.

Stéphane Guillon: Et Dieu sait si on en connaît.

Jérôme Colin: On en connaît.



Stéphane Guillon: On en connaît.

Jérôme Colin: Qui font croire que non, que c'est des bons gènes.

Stéphane Guillon: Évidemment, il y a même quelques artistes à perruque. Mais pareil, on ne dira rien même si certains sont des sexes symboles du cinéma.

Jérôme Colin: C'est vrai.

Stéphane Guillon: *Aqua boca* comme on dit en Corse. Eau dans la bouche.

Jérôme Colin: Oui, ça m'a interpellé, parce que 40 ans, je trouve que c'est un peu l'âge d'un certain embourgeoisement, effectivement. C'est vrai qu'il y a des choses essentielles qui disparaissent si on le fait, et c'est très bien de temps en temps de bien retomber sur terre. C'est très intéressant.

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: D'où ma question.

Stéphane Guillon: À laquelle je ne me suis pas défaussé.

Jérôme Colin: Non.

Stéphane Guillon: J'ai répondu.

Jérôme Colin: Alors qu'on se connaît depuis peu de temps.

Stéphane Guillon: On se connaît depuis cinq minutes, à 10 euros 55, quand même.

Jérôme Colin: Tout à fait.

Stéphane Guillon: Vous êtes quand même extrêmement cher.

Jérôme Colin: On a fait 20 mètres, hein. C'est un joli monde, le monde dans lequel on habite.

Stéphane Guillon: Là, je me suis dit que ça m'aurait coûté moins cher à pied. En même temps, à pied, on n'aurait pas eu cette conversation. Donc, l'un dans l'autre. En même temps si c'est moi qui commence à vous psychanalyser, c'est peut-être moi qui vais vous faire payer la course. Réfléchissez à ça aussi.

Jérôme Colin: C'est souvent celui qui a le volant qui a le contrôle.

Stéphane Guillon: Qui a le leadership ?

Jérôme Colin: Vous avez quand même votre vie entre mes mains.

Stéphane Guillon: Oui, à la vitesse où on va je ne risque pas grand-chose.

Jérôme Colin: C'est vrai. Pour le moment, vous avez plus payé la conversation que la course. C'est sûr.

L'univers médiatique versus le cinéma

Jérôme Colin : Le cinéma, c'est une grande aventure dans votre vie. Parce que c'est vrai qu'on vous connaît évidemment pour la radio sur France Inter, pour la télévision sur Canal +, C8. Ensuite, chez Ardisson. Mais le cinéma, c'est la grande passion de votre vie. C'est par là que ça a commencé. Au tout début, quand vous étiez un jeune garçon, c'était ce rêve-là qui vous habitait.

Stéphane Guillon: C'est ce rêve-là qui m'a habité et j'ai fait très jeune mon premier film. Après, j'ai eu une longue période d'attente, mais à 17 ans j'ai fait mon premier film.

Jérôme Colin: Qui s'appelait ?

Stéphane Guillon: Qui s'appelait "On s'en fout, nous on s'aime". Un des dix chefs-d'œuvre du cinéma français

Jérôme Colin: J'ai vu des extraits.

Stéphane Guillon: Oui, je m'en doute.

Jérôme Colin: Vous ne pouvez pas m'embobiner.

Stéphane Guillon: Non, telle n'était pas mon intention.

Jérôme Colin: J'imagine que quand on a ce rêve, ce fantasme qui nous habite quand on est gamin, je ne sais pas, ça ne m'est pas arrivé, on doit apprendre. Vous avez appris comment ? À l'école ?





Stéphane Guillon: J'ai appris dans des cours. D'abord, j'ai été chez Raymond Girard qui était le professeur de Belmondo, rue Vavin. C'était un cours mythique. Après, je suis allé chez Jean-Laurent Cochet, professeur de Depardieu et de Jacques Villeret, immense professeur. Je suis resté 2, 3 ans. J'ai été admis à la classe libre, une classe qu'il avait créée pour concurrencer le Conservatoire National d'Art Dramatique. Après, j'ai été chez Vera Gregh, qui était une prof beaucoup plus moderne, même si je n'aime pas le mot, parce que je ne veux pas opposer le classique et le moderne. C'était quelqu'un aussi de brillant, de totalement folle dingue, c'est une folle dingue. Elle m'a aussi appris beaucoup de choses.

Jérôme Colin: Qu'est-ce qu'on apprend d'essentiel dans ces cours ?

Stéphane Guillon: Ce que m'a appris Jean-Laurent Cochet, c'est la technique. La technique, c'est fondamental. Ça vous permet de jouer énormément de choses. Parfois, à France Inter, quand j'avais très peur, quand j'étais très impressionné, quand je balançais des papiers qui étaient osés et qui me demandaient vraiment un effort, ça me permettait de ne pas avoir la voix qui tremble. D'avoir une articulation impeccable, parce que j'avais ce bagage.

Jérôme Colin: La technique, c'est quoi ? C'est la respiration ?

Stéphane Guillon: C'est la respiration, c'est l'accentuation, c'est la ré-accentuation, c'est la rupture de rythme, c'est plein de choses. Vous avez des comédiens plus ou moins techniques. Fabrice Lucchini, c'est peut-être l'exemple même du comédien qui manie la technique formidablement bien.

Jérôme Colin: C'est le Stradivarius.

Stéphane Guillon: Oui, c'est-à-dire qu'il fait un peu ce qu'il veut avec sa voix.

Jérôme Colin: Donc, un premier film très jeune. Et puis, plus difficile.

Stéphane Guillon: Plus difficile, parce qu'à l'époque, le métier était très difficile. C'est ce que je dis à tous les jeunes comédiens que je rencontre à Liège. Je leur dis : mais vous n'imaginez pas votre chance, vous avez 20 ans, vous avez Netflix, Netflix je crois que c'est plus de 100 productions par an, vous avez Canal +, vous avez TF1...

Jérôme Colin: Il y a beaucoup plus de productions visuelles qu'avant.



Stéphane Guillon: Mais ça n'a rien à voir. À mon époque, il y avait quatre feuillets par an. Alors, ça allait vite. C'était vite distribué. Donc oui, j'ai mangé de la vache maigre pendant pas mal d'années.

Jérôme Colin: Qu'est-ce qu'il y a de si fort dans le fantasme, dans le rêve, pour ne pas abandonner ? Parce que c'est difficile. Dire qu'on a bouffé de la vache maigre, c'est assez simple, bouffer de la vache maigre de semaine en semaine, c'est évidemment beaucoup plus difficile. Qu'est-ce qui fait qu'on n'arrête pas ? Qu'on n'abandonne pas ?

Stéphane Guillon: Moi, je pense que c'est la passion. Mon prof de théâtre avait une phrase assez extraordinaire, assez dure, que j'ai mis des années à comprendre. Il disait : "*il faut accepter*". Il disait : "*comédien, c'est une profession de foi, il faut accepter de rater sa vie pour être comédien*". C'est extrêmement parlant. Parce que moi, j'ai la chance quand même d'avoir réussi. En tout cas d'avoir eu des réussites, d'avoir été reconnu, même si mon parcours est semé d'embûches. Au moins, j'ai eu cette reconnaissance. Mais vous avez des comédiens qui galèrent toute leur vie, qui à aucun moment ne vont avoir un peu de lumière, un peu de reconnaissance, la chance de jouer au théâtre, la chance de s'exprimer au cinéma.

Jérôme Colin: De gagner leur vie aussi.

Stéphane Guillon: La chance de gagner leur vie, évidemment. Voilà, c'est un métier extrêmement difficile. On fait croire aux gens que c'est facile parce qu'on montre toujours la réussite. On montre très rarement finalement les coulisses. Enfin les coulisses... ce qu'il y a derrière.

Jérôme Colin: C'est assez fascinant. Pour être comédien, il faut être prêt à rater sa vie. C'est terrible comme phrase parce qu'elle est violente...

Stéphane Guillon: Elle est terrible.

Jérôme Colin: Parce que, rater sa vie c'est un concept très difficile à accepter pour un être humain...

Stéphane Guillon: En tout cas, sa vie professionnelle s'entend.

Jérôme Colin: Oui, mais il y a des choses qui sont liées.

Stéphane Guillon: Évidemment, je suis d'accord avec vous.

Jérôme Colin: Vie professionnelle ratée, vie intime compliquée...

Stéphane Guillon: Très compliqué, oui.

L'acceptation

Jérôme Colin : Qu'est-ce qu'il a du coup à ce point magique pour accepter de mettre en péril ce qu'on nous vend à tous ? "*Tu grandiras, tu auras un travail, tu auras une femme, une épouse, un chien, des enfants, et tu seras heureux.*" On risque de mettre en péril, cette chose, qu'on nous vend depuis qu'on est né. Pourquoi ?

Stéphane Guillon: Je pense que le plaisir du jeu, notamment dans mon cas, le plaisir de faire rire, c'est quelque chose d'irremplaçable. Une salle qui vous écoute, une salle qui vibre, une salle qui rit. Il y a certainement des gens qui font ce métier pour de fausses raisons : notoriété, etc. Finalement, la notoriété, une fois que vous l'avez, ça peut parfois être plus embarrassant. Même si c'est parfois agréable, mais quand on fait ce métier pour de vraies raisons finalement, pour l'amour de la scène, pour l'amour du jeu, pour l'amour de défendre des beaux textes... Ça, je le dois beaucoup à ma formation classique et à Jean-Laurent Cochet. J'ai toujours dit que mon rêve serait de jouer Racine, de jouer "Britannicus", mais je n'ai plus l'âge. En tout cas, de jouer Néron dans "Britannicus". C'est vrai que le plaisir de dire un grand texte, c'est quelque chose... Je ne sais pas, ça doit être comme pour un pianiste de jouer...

Jérôme Colin: De jouer Chopin.

Stéphane Guillon: De jouer Chopin. C'est exactement la même chose.

Jérôme Colin: C'est toucher au merveilleux.

Stéphane Guillon: Oui, c'est tutoyer les anges.



Jérôme Colin: C'est joli.

Stéphane Guillon: Comme quoi on peut, même dans les embouteillages" dire des jolies choses.

Jérôme Colin: Il ne faudrait pas que le monde ne soit que comme ça quand même. Sinon on n'aurait pas envie de se réveiller demain. Qu'est-ce qui vous a amené dans les médias du coup ? Parce que vous poursuivez ce rêve difficile à poursuivre... Qu'est-ce qui fait qu'à un moment vous arrivez dans les médias et quel média était le premier ?

Stéphane Guillon: Je suis arrivé très tard, dans les médias. Je suis arrivé à 40 ans, très tard. Je pense, et j'avais tort, que je voulais réussir sans passer par les réseaux habituels de télévision...

Jérôme Colin: Qui est une des routes empruntées.

Stéphane Guillon: Qui est LA route, qui a été la route pour beaucoup de monde. Alors, je regardais Les Nuls. Ils me faisaient marrer, mais je me disais : "*non, moi je ne ferai pas ça*". Puis, je me suis aperçu qu'à un moment donné, je ne pouvais pas continuer à faire mes spectacles sans public. Je disais que j'étais le grand spécialiste des salles vides, mais qu'il fallait absolument que je fasse connaître mon travail. Il n'y a pas de mystère, à un moment donné, pour faire connaître son boulot, il faut passer par la télévision ou la radio. Je l'ai fait, mais je l'ai fait très tard.

Jérôme Colin: Dans cette volonté déjà ?

Stéphane Guillon: Dans quelle volonté ?

Jérôme Colin: Ben que ce soit un passage. Que ce ne soit pas une fin en soi.

Stéphane Guillon: Oui, à la fois que ce soit un passage, mais je n'ai pas calculé ça comme ça. C'est-à-dire que je me suis vraiment beaucoup amusé à la radio et beaucoup amusé à la télévision. Le jour où j'ai commencé à ne plus m'amuser, ça s'est mal passé. Je suis parti, je me suis fait virer ou je me suis arrangé pour me faire virer. En vérité, on s'arrange toujours pour se faire virer. Tout d'un coup, on se trouve dans quelque chose qui ne vous correspond plus.

Jérôme Colin: On pourrait parler de ça des heures vous et moi. Je pense que je suis votre alter ego belge sur cette question. C'est vrai, on cherche. Évidemment qu'on cherche. Il y a un côté de lâcheté évidemment. C'est qu'on n'arrive pas à le faire nous-même...

Stéphane Guillon: C'est très difficile de le faire soi-même, on n'est pas des héros non plus. Mais quand même, je pense que... si, quelque part on est des héros, merde !

Jérôme Colin : Donc le premier contact avec les médias audiovisuels, c'est Canal + ? C'est "Nulle Part Ailleurs".

Stéphane Guillon: C'est Canal +. Non, c'est "20h10 Pétantes" avec Stéphane Bern. 2003-2004, où Stéphane me demande d'adapter ce que je fais à la radio, à France Inter, en télévision. C'est-à-dire, qu'à France Inter, j'étrillais, entre guillemets, l'invité, et là il me demande de faire la même chose.

Jérôme Colin: Ah oui, donc, attendez, on reprend. Votre premier contact avec l'audiovisuel, ce n'est pas la télé, c'est la radio.

Stéphane Guillon: C'est la radio, c'est France Inter.

Jérôme Colin: C'est en quelle année ?

Stéphane Guillon: C'est France Inter, c'est 2009... Que je ne dise pas de bêtises, 2010.

Jérôme Colin: Donc, vous rentrez à France Inter. D'abord, au *Fou du Roi* chez Stéphane Bern.

Stéphane Guillon: Au "Fou du Roi", où là je côtoie Guy Carlier, qui est LA référence absolue. Je le regarde avec les yeux de l'amour. Il a une facilité d'écriture étonnante. Puis, je fais mes armes et je vais prendre ma place. Je vais vraiment prendre ma place, Stéphane Bern m'aime beaucoup. Les papiers marchent bien, et ça marche si bien qu'il me demande de le suivre dans l'aventure de Canal. Il m'emmène avec lui dans ses bagages.



Là, vous faites des portraits des invités.

Stéphane Guillon: Il faut savoir qu'en 2003, quand je fais ça, personne ne le faisait. C'est-à-dire que personne n'aurait osé étriller...

Jérôme Colin: Quelqu'un en face.

Stéphane Guillon: Non, une personnalité. Ce n'est pas quelqu'un en face, c'est une personnalité du showbiz. Les vedettes, à l'époque, étaient sacralisées. On oublie maintenant parce que maintenant, c'est devenu une mode de décrier les gens, de les bousculer sur un plateau. Je me souviens, en 2003, quand je faisais ça, et notamment quand j'ai par exemple Sylvie Vartan, qui est venue avec son fan club. Les attachés de presse sont outrés "*de quel droit ce petit con, inconnu, balance des trucs sur mon artiste !*" Ça ne se faisait pas. Tout ce qu'on a eu après, n'existait pas. Il y avait eu des choses insolentes à la télévision mais pas sur des gens. Vous comprenez ce que je veux dire.

Jérôme Colin: Oui, tout à fait. Derrière le portrait, votre rôle à France Inter va changer parce que vous allez intégrer "La Matinale". Ça, j'imagine que c'est un changement de vie fou parce que "La Matinale" de France Inter, c'est plus de deux millions de personnes je pense.

Stéphane Guillon: "La Matinale", je n'ai pas réalisé ce que c'était quand on me l'a proposé. Je n'ai pas réalisé l'exposition que ça allait être.

Jérôme Colin: L'impact.

Stéphane Guillon: Honnêtement. J'ai dit : "*oui, 7h55, le matin, pourquoi pas?*". C'est une fois que j'ai été à l'antenne que j'ai compris la résonance du truc.

Jérôme Colin: C'est quoi la résonance ?

Stéphane Guillon: La résonance, c'est 2,5 millions de personnes qui écoutent. C'est le Service Public, des gens cultivés, fidèles à Inter depuis des années, qui sortent, qui vont au théâtre, qui lisent, etc.

Jérôme Colin: Qui sont influents.

Stéphane Guillon: Qui sont influents, qui sont évidemment... une faute de grammaire, de syntaxe, c'est un sac de courrier derrière. Évidemment, je vais franchir cette ligne parce que ça m'amuse. Ça m'amuse beaucoup.

Jérôme Colin: C'est ça. C'est le sale gosse, à qui on donne un jouet avec lequel il peut un petit peu dépasser les bornes et voir un petit peu ce que ça va donner.

Stéphane Guillon: Un petit peu beaucoup. Mais moi j'ai toujours assumé ce rôle de provocateur. J'aime la provocation.

La soupape

Jérôme Colin : A quoi ça sert la provocation dans la société dans laquelle on vit aujourd'hui ?

Stéphane Guillon: Ça sert à énormément de choses, mais c'est aussi une soupape. C'est ce que m'avait dit Gisèle Halimi quand je m'étais fait virer de France Inter. Elle m'avait dit : "*Stéphane, vous étiez la soupape et on ne supprime pas une soupape, c'est une erreur dans une société démocratique*". C'est-à-dire que l'humoriste a une vraie utilité. "Les Guignols" avaient cette utilité. C'est-à-dire que vous avez des gens parfois qui ont des boulots de merde, qui ont des vies de merde, qui se font maltraiter par leurs patrons, qui sont indignés par plein de choses. Le prix de l'essence, tout ce que vous voulez. Et tout d'un coup, vous avez un humoriste qui les vengent, qui dit tout haut ce qu'ils pensent et qui font rire au dépend des puissants. Et ça, ça a une fonction cathartique dans une société. Si vous supprimez le bouffon, vous faites une erreur parce que s'il n'y a plus de soupape c'est la cocotte-minute, le couvercle saute.





Jérôme Colin: Vous êtes à "20h10 Pétantes", vous faites des portraits d'artistes, quand est-ce que votre métier va un petit peu changer et devenir un métier de commentateur de la société, de l'actualité, des personnalités politiques ?

Stéphane Guillon: Ce n'est pas commentateur. On m'a reproché... Quel est le terme exact... Ce serait important que je le retrouve... "Éditorialiste". On me disait que finalement je faisais des éditos et que je mélangeais l'info et le rire. C'était complètement con d'ailleurs ! Je n'avais pas de message à faire passer. Je n'avais pas de chapelle à défendre. Je n'ai jamais défendu un homme politique ou un parti politique. J'ai toujours été éclectique dans mon travail.

Jérôme Colin: C'est taper sur tout le monde.

Stéphane Guillon: J'ai tapé sur la Droite et sur la Gauche. Quand la Gauche déconne, je tape sur la Gauche. C'est d'autant plus important de le faire que si vous critiquez la Droite et que la Droite de facto, vous perdez toute légitimité.

Jérôme Colin: Mais, quand est-ce que vous avez décidé que ça aussi, c'était un terrain de jeu amusant ? La société, la politique et pas juste les artistes ?

Stéphane Guillon: À "La Matinale" d'Inter, très vite, j'ai compris que la politique c'était un terrain de jeu.

Jérôme Colin: Ok, mais ça vous intéressait déjà préalablement ou finalement il y a un apprentissage de la politique au jour le jour ?

Stéphane Guillon: Il y a un apprentissage de la politique. Par exemple, en ce moment, je m'en désintéresse complètement. Tout à l'heure, je parlais avec Yvan le Bolloc'h, qui lui est très impliqué politiquement. Il me parlait de choses, je voyais que j'étais défaillant.

Jérôme Colin: Ça vous fait du bien de ne plus devoir lire la presse tous les jours ?

Stéphane Guillon: Oui, je m'intéresse à autre chose et je relis beaucoup. Vous ne lisez plus dans ces périodes-là, vous ne lisez que la presse. Pendant des années, je n'ai lu que la presse. Là, je lis des romans. Je relis des classiques. Ça me fait du bien. D'ailleurs, mon nouveau spectacle est très peu politique. Il est sociétal, sur les sujets de la famille, de la naissance, de la vie, de la mort, le temps qui passe, les enfants qui grandissent, la société, l'écologie, voilà. J'aborde des tas de sujets qui sont, aussi pour moi, tous des sujets politiques.



Jérôme Colin : On parlait tout à l'heure de l'embourgeoisement. Au moment où on commence à gagner sa vie, il y a des rêves qu'on perd de vue. Ce qui est normal d'ailleurs, c'est absolument naturel. Vous, quand vous avez commencé à être connu, en plus de la télé, il y a "20h10 Pétantes", il y a France Inter, etc. Est-ce que vous perdez un petit peu de vue cette obsession d'être acteur ou pas ?

Stéphane Guillon: Je dirais que je la perds et qu'on la perd pour moi aussi. C'est-à-dire que les réalisateurs que je connais, qui avaient pour certains l'habitude de me faire tourner, ne m'appellent plus. Je pense que mon image vampirise l'acteur. C'est-à-dire que je sais que j'ai une image forte et que je suis quelqu'un de clivant. Les gens m'aiment ou me détestent, mais en tout cas j'ai une image forte. J'ai rencontré, dernièrement, un excellent réalisateur qui s'appelle Marc Fitoussi. Il me voit, on se parle, il a l'air un peu gêné. Il me dit : *"oui j'ai pensé à toi pour tel rôle, tel rôle, mais finalement je ne t'ai pas appelé. Je ne vois pas Stéphane Guillon dans le rôle d'un banquier ou d'un plombier"*. Je comprenais ce qu'il était en train de me dire. Quand vous êtes trop exposé médiatiquement, c'est difficile pour les gens de vous imaginer ailleurs, dans un personnage.

Jérôme Colin: Est-ce que vous vous êtes déjà dit qu'en fait, pour reconstruire ça, vous alliez devoir passer par des rôles de méchants, avant d'arriver à des rôles de gentils ?

Stéphane Guillon: Là c'est vrai que les rôles qu'on m'a donnés, c'est... Ce n'est pas que des rôles de méchants. Des rôles de méchants, peut-être d'intrigants, de personnages un peu comme ça, où on sent qu'il y a un côté. En tout cas, qu'il y a une violence, qu'il y a quelque chose de rentré, une blessure... Mais déjà, le grand changement, c'est qu'on me redonne des rôles. Et ça, ça ne m'était pas arrivé depuis des années. C'est aussi le fait que je me suis de nouveau rendu disponible pour ce métier d'acteur. Je pense qu'il faut une grande disponibilité. Par exemple, si j'avais été encore chroniqueur à Canal +, je n'aurais jamais pu venir au Festival de Liège. Je n'aurais jamais pu venir une semaine ici et rencontrer des réalisateurs et voir des films. C'était impossible. J'étais vraiment dans... Vous savez, à la grande époque, il m'arrivait d'écrire 5 ou 6 papiers pour France Inter par semaine. Pareil pour Canal +. J'étais tous les jours chez Bern au "Fou du Roi" et tous les soirs à Canal + à "20h10 Pétantes" et parfois j'écrivais des papiers pour les invités qui décommandaient. Je me suis surpris à écrire 12, 13 papiers par semaine. Je ne faisais que ça. J'étais une machine à écrire. Une usine à vannes. Le danger de ça, c'est de devenir la caricature de soi-même.

Jérôme Colin: Évidemment.

Stéphane Guillon: De trouver des trucs. De trouver des ficelles.

Jérôme Colin: Surtout de s'y emmerder, que ce ne soit plus agréable.

Stéphane Guillon: Voilà. D'avoir des recettes, de s'emmerder, d'être parfois dans la douleur d'écrire, de ne plus retrouver le plaisir qui est essentiel. Si vous avez du plaisir sur scène, vous en donnez. Si vous n'avez plus de plaisir à la radio ou plus de plaisir à la télé, vous n'en donnez plus. C'est une règle immuable. Si par exemple, là, je m'emmerde à vous parler, vous allez vous emmerder à m'écouter.

Jérôme Colin: C'est vrai. D'ailleurs, je compte sur vous pour garder le niveau.

Stéphane Guillon: C'est presque déstabilisant que ça roule tout d'un coup comme ça. Non ?

Jérôme Colin: Oui. C'est pour ça que je me tais et je me laisse saisir par l'émerveillement.

L'affaire Strauss-Kahn

Jérôme Colin : Votre carrière à France Inter est évidemment ce qu'elle est. Vous allez faire plusieurs chroniques qui vont vraiment énormément parler d'elles. La chronique sur Dominique Strauss-Kahn qui va arriver en studio, deux ans avant l'Affaire du Sofitel, dont j'aimerais quand même bien que vous me parliez. Qu'est-ce qui vous prend le soir avant d'écrire ça ? Quelle est la raison, et comment vous vous sentez quand vous sortez du studio ?

Stéphane Guillon: Je ne réalisais pas du tout l'impact que ça allait avoir quand je sors du studio.



Jérôme Colin: Non ?

Stéphane Guillon: Non, pas du tout. Je pense, d'ailleurs, que si Strauss-Kahn ne réagit pas, s'il ne me répond pas, la chronique serait passée totalement inaperçue. C'est parce qu'il va répondre que ça prend cette dimension, qui a été une folie totale.

Jérôme Colin: Totale. Surtout deux ans après. Évidemment, quand le grand public réalise que le petit milieu connaissait...

Stéphane Guillon: Entre temps, je m'étais fait virer et je vous raconte l'histoire. J'étais au Festival de Cannes, j'étais invité avec ma femme, Muriel. Avec le décalage horaire, lui, quand il s'est fait serrer, c'était la nuit. On se réveille dans notre chambre, et là j'avais une quarantaine de messages, de SMS. En plus, comme les gens pensaient que j'étais au courant, je ne comprenais pas la majorité des SMS. Donc, il y avait marqué : *"Bravo Stéphane, tu as bien vu. Tu as deviné les choses avant tout le monde, tu es un devin..."* Je me dis, mais qu'est-ce que c'est que cette hallucination ! Je dis à Muriel : *"il a dû se passer quelque chose"*. Là on a mis une chaîne infos et on a compris. Là, rebelote, tout le monde a voulu avoir mon avis là-dessus.

Jérôme Colin: Rediffusé cette chronique massivement. Après évidemment, Vincent Bolloré... non pas Vincent Bolloré. Sarkozy va nommer Jean-Luc Hees et Philippe Val à France Inter, France Radio et France Inter. Là, il va avoir votre peau, vous vous faites virer après avoir fait des chroniques.

Stéphane Guillon: Oui.

Je me suis fait virer pour 2 millions

Jérôme Colin: Pourquoi vous vous faites virer de France Inter en fait, Stéphane ? Est-ce qu'aujourd'hui vous savez plus ou moins quel est le chemin, l'information ?

Stéphane Guillon: J'ai posé la question à Frédéric Schlesinger qui, à l'époque, était Directeur de France Inter. Qui a été remplacé par Philippe Val, mais qui a gardé quand même un poste très important. Il était Conseiller du Président auprès de Jean-Luc Hees. Il avait une fonction, il est resté des années dans la Maison Ronde. Puis, il a pris les rênes d'Europe 1 jusqu'à l'année dernière. Frédéric Schlesinger, pour le coup, c'est vraiment un homme de radio. Il n'y a pas très longtemps, on boit un café ensemble, et je lui dis : *"Frédéric, pourquoi on a été virés Didier Porte et moi ? C'est quoi la vraie raison ? Dis-la moi."* Il me dit : *"Deux millions"*. Je dis : *"Pardon ?"* Il me dit : *"Deux millions d'auditeurs. Vous faisiez rire, au dépend de Nicolas Sarkozy, chaque matin, deux millions d'auditeurs à 1 an d'une présidence"*. Il a dit que ça suffisait. Mais moi, j'ai toujours su. C'était un bal de dupes. Moi, je savais pertinemment que Hees et Val avaient ordre de me virer. Je le savais. On se croisaient dans le couloir comme si de rien n'était. Donc effectivement, on les a provoqués, Didier Porte et moi. Parce qu'on s'est dit, quitte à être virés, autant foutre un maximum de bordel. Ce qu'on a fait. De façon plus ou moins heureuse. Avec parfois, oui, des débordements ou des choses qui n'étaient, peut-être, ni très fines ni très drôles. Mais il faut savoir aussi qu'en face, on avait une véritable opposition. Une véritable pression quotidienne. Et ça aussi, ça a été une période pas évidente à gérer psychologiquement, nerveusement.

Jérôme Colin: Parce qu'en fait il y a des rumeurs sur votre renvoi. Vous faites quand même une dernière chronique à France Inter et vous sous-entendez, évidemment, que c'est politique... Vous le dites, c'est politique. À la toute fin, je trouve ça émouvant, vous dites aux gens : *"Merci pour tout ce temps, vous allez me manquer"*. Ils vous ont manqué ?

Stéphane Guillon: Ils me manquent toujours.

Jérôme Colin: C'est vrai ? On ne se guérit pas de ça.

Stéphane Guillon: On ne se guérit pas... Je me suis beaucoup amusé. Ça a été une période très riche, très intense. On s'attache aussi aux auditeurs. Ça devient notre public. Les gens écrivent, les gens réagissent, les



gens vous arrêtent dans la rue. Donc moi, j'étais orphelin mais les auditeurs étaient orphelins aussi, de Didier Porte et de moi.

Jérôme Colin: C'est quelque chose de complètement addictif, la radio.

Stéphane Guillon: Là oui. Vous savez, entre le chemin où je quittais la radio et où je rentrais à la maison, il y avait des gens qui baissaient les vitres des voitures et qui me faisaient (*il fait un signe "ok"*)

Jérôme Colin: Merci la soupe. Vous avez dit quelque chose qui m'a fait du bien.

Stéphane Guillon: C'est ça qui était fou ! Je vous jure que c'est vrai. Toutes les catégories professionnelles, socio-professionnelles, ça allait du PDG à l'éboueur en passant par tout le monde. J'ai vu des gens, qui étaient en France depuis pas longtemps, qui maniaient la langue avec encore difficultés, m'arrêter pour me dire "merci", pour me dire qu'on leur faisait du bien. C'est aussi tous ces gens à qui on ne va plus parler.

Jérôme Colin: Maintenant la Direction de France Inter a changé, c'est Laurence Bloch. Est-ce que de temps en temps vous appelez le standard de France Inter en disant : "*Bon, il faudrait qu'on parle..*".

Stéphane Guillon: J'ai essayé à une ou deux reprises. Notamment auprès de Madame Bloch, de revenir. Naguy avait envie de me faire travailler de nouveau. Alors ils m'invitent, ça, je dois reconnaître qu'ils m'invitent...

Jérôme Colin: Quand vous avez quelque chose à promouvoir... un livre.

Stéphane Guillon: Je suis très bien reçu. Que ce soit sur France Info, France Inter, il n'y a aucun souci. Mais voilà, je pense, en tout cas, que certaines personnes ne sont pas prêtes, n'ont pas envie que je revienne. C'est comme ça.

Jérôme Colin: On ne peut pas être désiré partout mon cher Stéphane. La vie serait très compliquée.

Stéphane Guillon: Je me suis fait une raison.

Je déteste les émissions de télé où on mange

Jérôme Colin: D'un autre côté il y a une autre aventure évidemment c'est *Salut les Terriens* pendant des années. Attendez, je vais aller vous chercher un truc. Vous m'attendez là ?

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Vous ne bougez pas ?

Stéphane Guillon: Non.

Jérôme Colin: Vous faites ce que vous voulez. Ne mettez pas votre doigt dans votre nez parce que ça enregistre.

Stéphane Guillon: Non j'ai fait ça.

Jérôme Colin: Je vous offre à manger. Vous aimez bien manger ? Vous savez ce que c'est ce truc ?

Stéphane Guillon: Non.

Jérôme Colin: Regardez. Ça s'appelle des lacquemants.

Stéphane Guillon: Et qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Jérôme Colin: C'est la spécialité de Liège.

Stéphane Guillon: Ben oui mais dites m'en plus.

Jérôme Colin: C'est inexplicable.

Stéphane Guillon: C'est sucré ?

Jérôme Colin: C'est sucré. Vous connaissez le kouign amann en Bretagne ?

Stéphane Guillon: Oh oui, ça oui. Ma femme est bretonne.

Jérôme Colin: C'est une espèce d'équivalent point de vue sucre.

Stéphane Guillon: Ma femme est pimpolaise. Donc, ce n'est que du beurre.

Jérôme Colin: Non, alors là c'est pas du beurre, c'est une espèce de... Oh les Liégeois vont m'engueuler parce que je ne connais pas bien... C'est une espèce de gaufrette dans du sucre, ça baigne.





Stéphane Guillon: Vous savez avec qui je vais les partager ?

Jérôme Colin: Typique d'ici. Avec Vincent Lanneau.

Stéphane Guillon: Voilà.

Jérôme Colin: Il adorera. En fait, c'est très bon. C'est très bon mais il ne faut pas le manger devant les gens.

Stéphane Guillon: Pourquoi ?

Jérôme Colin: Vraiment, ça trempe.

Stéphane Guillon: D'accord. Je ne vais pas le manger dans votre taxi.

Jérôme Colin: Vous pouvez.

Stéphane Guillon: Je ne me permettrais pas.

Jérôme Colin: Je le dis juste pour votre barbe.

Stéphane Guillon: J'aime pas d'ailleurs manger en public.

Jérôme Colin: En public ? Non c'est pas chouette.

Stéphane Guillon: C'est impudique.

Jérôme Colin: Je déteste les émissions de télé où on mange. Enfin soit... J'espère que vous aimerez les lacquemants. On était sur l'autre aventure, évidemment, "Salut les Terriens". Où vous avez aussi fait des momentum, des choses qui ont été très fortes. La "Barbie daesh", par exemple, et d'autres. J'adorais quand vous imitez Lucchini. Je trouve que vous avez une manière... D'ailleurs ce n'est pas une imitation, c'est autre chose, c'est une impersonification de Lucchini. Je trouve ça formidable, la manière dont vous tenez Lucchini. Pourquoi est-ce que ça vous a intéressé d'aller vers ce personnage-là ?

Stéphane Guillon: Ça m'a intéressé de faire des imitations parce que je me suis rendu compte qu'une revue de presse en télévision, ce n'était pas la même chose qu'en radio, qu'une succession de brèves, aussi bien écrites soient-elles, il y a un moment donné...

Jérôme Colin: Ça peut être lassant.

Stéphane Guillon: Ça peut être lassant. Et c'est lassant. Surtout sur un rythme, où parfois, à la fin, je faisais ma pastille qui avoisinait les 10 minutes. Ce qui était énorme en télévision.

Jérôme Colin: Ce qui est très bien pour les droits d'auteur, mais c'est énorme.



Stéphane Guillon: Ce qui est pas mal pour les droits d'auteur, mais ce qui en termes de rythme, est énorme. Donc, je me suis dit que la seule façon pour que ça reste vivant, c'était à la fois que j'y apporte des imitations, des moments de jeu, de chant, de musique. Je faisais des personnages, il m'est arrivé de chanter – moi chanter ! – de mettre des casquettes, de faire Gabin, faire des trucs et tout ça. Finalement, a donné de la vie, et rendre ça vivant.

Jérôme Colin: Même chose, reviré.

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Pour quelle raison ?

Stéphane Guillon: Pour deux raisons. D'abord, parce que dans l'émission "C'est à vous", on me demande ce que je pense de Canal+. Je réponds sans me défausser. Je réponds franchement. D'ailleurs, pour moi, ce que j'ai dit, aurait pu être lu comme une déclaration d'amour à Canal et pas autre chose, parce que je disais : "voilà, Canal est une maison formidable et on est en train de l'abimer". D'ailleurs, Canal+ est en train de refaire du cinéma et de revenir à ses fondamentaux, donc finalement, je n'avais pas si tort que ça. Ça, c'est la première chose. La deuxième chose, c'est que j'ai participé à une manifestation en soutien des journalistes de iTélé...

Jérôme Colin: Avec l'arrivée de Morandini.

Stéphane Guillon: J'étais la seule personne salariée de la chaîne présente. Donc, comme j'étais le seul salarié de la chaîne présent à cette manifestation, de facto, je me suis désigné comme victime.

Journal d'un Infréquentable, c'est votre vie

Jérôme Colin: Vous avez sorti un livre l'an dernier, ou il y a deux ans.

Stéphane Guillon: Oui, l'an dernier. "Journal d'un Infréquentable".

Jérôme Colin: Qui est très agréable à lire, évidemment. On regarde comme un voyeur parce que vous nous emmenez dans les coulisses. Il y a un passage où vous n'êtes pas tendre avec votre ex-patron. Vous expliquez plein de choses sur Ardisson qui ne sont pas jolies. Il y a eu après une espèce de dispute publique entre vous et lui.

Stéphane Guillon: Pour se disputer, il faut être deux hein, cher ami.

Jérôme Colin: Il y a eu entre vous une dispute publique.

Stéphane Guillon: Oui. Une dispute, c'est deux personnes. Or, si vous lisez les déclarations des uns et des autres, vous noterez que je n'ai répondu qu'une fois. Une seule fois.

Jérôme Colin: C'est très perturbant pour vous ça, non ? C'est très moche, la guerre en public entre deux hommes, c'est quelque chose de pas élégant. Comment est-ce que vous avez géré ça ?

Stéphane Guillon: J'ai essayé de le gérer avec le plus d'élégance possible. Je pense que ça n'intéresse pas les gens, deux personnalités qui ont travaillé ensemble depuis des années qui s'écharpent. Ils vivent ça presque comme une trahison parce qu'ils nous ont vu à l'antenne ensemble. Puis tout d'un coup, ils nous voient nous écharper. Enfin, moi, j'estime ne pas avoir participé à ça. J'ai été extrêmement prudent.

Jérôme Colin: Vous l'avez écrit et c'était bon.

Stéphane Guillon: Je l'ai écrit, c'était plus malin que ça. D'abord, je pense que si vous avez lu le livre vous avez noté que je ne cite jamais son nom...

Jérôme Colin: Non.

Stéphane Guillon: Voilà. Première chose. Deuxième chose, un livre c'est aussi un exercice si vous voulez. Un exercice, un objet littéraire. C'est-à-dire qu'on n'est pas obligé de tout le temps, comment dirais-je, de coller à la réalité. On peut aussi parfois s'en échapper un peu pour arriver...



Jérôme Colin: Oui, sauf que là, sans vous manquer de respect. C'est pas ça la question. Là c'est "Journal d'un Infréquentable", c'est votre vie. On reconnaît les gens que vous ne citez pas. Si vous en parlez, vous ne pouvez pas vraiment vous écarter de la réalité. Ce n'est pas intellectuellement honnête.

Stéphane Guillon: Ce que je veux dire par là... Alors, je me suis mal exprimé. Ce que je veux dire par là, c'est que c'était une critique de ce qu'est devenue la télévision aujourd'hui, dans mon livre. C'est ça. Voilà, je me suis mal exprimé.

Jérôme Colin : Vous ne supportez plus la télévision ?

Stéphane Guillon: La télévision, telle qu'elle est devenue aujourd'hui, une certaine télévision, je ne la supporte plus parce qu'elle est devenue indécente.

Jérôme Colin: Pourquoi à votre avis ? Pourquoi est-ce que la télévision, cette chose qui a pu nous émerveiller quand on était gamin, les années 80, les années 90, pourquoi là elle est devenue à ce point... Parce que c'est une réalité, indécente ?

Stéphane Guillon: Parce que la télévision a sucé la roue des réseaux sociaux, tout simplement. C'est aussi simple que ça. C'est-à-dire le buzz pour le buzz, le faux happening pour le faux happening, l'émotion truquée pour l'émotion truquée, je décide de pleurer sur telle phrase, le casting des invités qui n'est pas fait pour avoir un débat de fond mais pour qu'il y ait des incidents en plateau. On l'a encore vu récemment. Toutes ces choses font que cette télévision est devenue nauséabonde.

Jérôme Colin: Vous la regardez encore la télé ? Malgré le fait qu'elle soit nauséabonde.

Stéphane Guillon: De moins en moins.

Jérôme Colin: Donc, vous relisez vos classiques du coup, comme vous ne devez plus lire la presse.

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Vous lisez quoi ?

Stéphane Guillon: En ce moment ?

Jérôme Colin: Oui.

Stéphane Guillon: Léon Tolstoï.

Jérôme Colin: Pas mal. "Anna Karenine" ?

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Oh, pas mal ! C'est bien hein. C'est pas si mal qu'on le dit.

Stéphane Guillon: J'aime beaucoup la littérature russe. J'ai relu tout Stefan Zweig dernièrement. J'ai lu un roman policier qui s'appelle "La fille du train", que j'ai beaucoup aimé. J'ai beaucoup lu dernièrement, et beaucoup grâce à ma femme, Muriel Cousin, une énorme lectrice. Le lit est entouré de bouquins. Il faut pousser les livres pour sortir du lit. Elle lit tout. Elle achète tout et évidemment, elle me dit : "*ça, il faut que tu le lises*".

À côté de vous, il y a un petit bol, avec des boules dedans. Vous pouvez en prendre une si ça ne vous dérange pas.

Stéphane Guillon: Ça y est, j'ai tapé dedans. C'est gentil...

Jérôme Colin: Vous les avez lues ?

Stéphane Guillon: Non, c'est quoi ? Ah c'est les boules...

Jérôme Colin: Oui, des petites boules comme ça. Ah non, vous avez mangé ?

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Non, vous aviez le droit.

Stéphane Guillon: Alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

Jérôme Colin: Vous voyez les petites boules jaunes, vous pouvez les prendre et les ouvrir.

Stéphane Guillon: D'accord, ok.



Jérôme Colin: Vous pouvez lire ce qu'il y a d'écrit dessus.

Stéphane Guillon: Alors vous allez m'humilier cher ami ? Parce que je n'ai pas mes lunettes, je ne vois rien...

Jérôme Colin: Je peux vous les lire, éventuellement.

Stéphane Guillon: Attendez...

Jérôme Colin: Il y a des acteurs à perruque mais il y en a d'autres qui ne voient pas.

Stéphane Guillon: Moi, je dis que je ne vois rien. *"Ils ont pleuré un peu, mais ils ont fini par s'y habituer. L'homme s'habitue à tout, le lâche"*. Ah c'est marrant ! Dostoïevsky, "Crime et Châtiment".

Jérôme Colin: Ils ont pleuré un peu d'abord. Puis, ils se sont habitués. L'homme s'habitue à tout. Le lâche.

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: C'est terrible, hein.

Stéphane Guillon: Oui, c'est une phrase terrible.

Jérôme Colin: Ça ne vous fait pas chier, vous qui êtes quand même un indigné, c'est ça votre métier...

Stéphane Guillon: Oui, mais faites gaffe maintenant. Parce qu'indigné, ça m'énerve. Il y a des mots qui ont été un peu abimés.

Jérôme Colin: Oui, mais utilisons le dans le bon terme. Vous êtes une forme d'indigné, quelqu'un qui s'indigne du monde dans lequel il vit. Non ?

Stéphane Guillon: Oui, en tout cas, l'indignation est mon moteur principal pour écrire et essayer de faire rire. Transformer cette indignation en rire.

Jérôme Colin: Vous comprenez pourquoi vous n'êtes pas plus nombreux à gueuler ?

Stéphane Guillon: Parce que ça vous ferme énormément de portes, cher ami. C'est aussi simple que ça.

Jérôme Colin: La fin du monde aussi ça ferme des portes. Le totalitarisme, ça ferme aussi des portes, à terme. C'est rien que pour ça ? Pour le court terme ?

Stéphane Guillon: Les comédiens et les chanteurs, oui. Évidemment, certains artistes oui, parce qu'ils ont peur de ne plus travailler. Ils ont peur de perdre une partie de leur public.

Jérôme Colin : On parlait de la télé tout à l'heure. Qui est devenue nauséabonde. On a tous aimé, je pense que vous aussi, des grands chanteurs, des grands comédiens des années 50, 60, 70, qui portaient un message très fort et qui hurlaient pour le coup, assez fort. Il y en a même qui ont écrit des grandes chansons, ça aussi ça s'est perdu du coup ?

Stéphane Guillon: C'est pas les mêmes époques. Souvenez-vous, quand Robert Hersant était un magna de la presse. Il avait acheté son 5^{ème} titre, son 5^{ème} quotidien, tout le monde avait hurlé en disant : *"on ne peut pas avoir la main mise sur les médias, liberté de la presse, etc."* Vingt ans plus tard, vous avez quatre, cinq personnes qui se partagent l'ensemble des radios, des télévisions, des Fnac, des réseaux de téléphonie, etc. Si vous vous fâchez avec ces gens là, vous ne travaillez plus. C'est aussi simple que ça.

Jérôme Colin: Ce n'est pas une option de ne plus travailler, de trouver un autre boulot dans lequel ils n'auront pas de prise sur nous et de continuer de gueuler ?

Stéphane Guillon: Alors, il y a des médias alternatifs. Il y a une liberté sur Internet. Il y a peut-être quelque chose à créer, je ne sais pas. Mais c'est très compliqué.

Jérôme Colin: Vous par exemple, vous avez gueulé, vous l'avez payé, vous avez été viré, demain ça recommence...

Stéphane Guillon: Ça ne recommencera pas.

Jérôme Colin: Vous gueulez encore ? Ou vous gueulez moins fort ?

Stéphane Guillon: Non. Je ne gueule plus.

Jérôme Colin: C'est vrai ?

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Pourquoi ?





Stéphane Guillon: Parce que j'en ai marre.

Jérôme Colin: Ils vous ont lessivé.

Stéphane Guillon: Ils ne m'ont pas lessivé. C'est juste que... C'est ce que je vous disais. C'est-à-dire qu'à un moment donné, j'ai pas envie toute ma vie de refaire la même chose. D'être un chevalier blanc, d'être parfois seul à monter au front. Et qu'en plus, ce soit mal compris. C'est mal compris, parce que c'est mal retranscrit, finalement. Comme c'est mal retranscrit, c'est mal compris. L'autre jour, j'ai lu ma fiche Wikipedia. Je me suis dit : "*mais ce n'est pas ma vie, ce n'est pas ce que j'ai fait*". Les gens ne cherchent pas à savoir, à comprendre les raisons, les dessous, ce qu'il s'est véritablement passé, ils s'en foutent. Moi, je suis le mec qui s'est opposé à Canal +, à Thierry Ardisson, et qui a été viré parce qu'il a ouvert sa gueule. Non ! C'est pas ça la véritable histoire. La véritable histoire, c'est ce que je vous ai expliqué. C'est qu'à un moment donné, j'ai dit : "*Le Canal + que j'aime, c'est ça et je pense qu'il est en danger*". Alors que c'est la chaîne qui m'a fait connaître. C'est sur cette chaîne-là que j'ai rencontré ma femme, c'est la chaîne qui m'a donné du travail, qui m'a permis de remplir mes salles de spectacles. J'aime cette chaîne, j'aime mon employeur, et je pense qu'on est en train de faire des conneries, donc je le dis. Puis, quand les salariés d'iTélé se font virer, là aussi, il se passe quelque chose. Il me semble que c'est mon devoir d'être là, à leurs côtés, dans la rue. Voilà, mais ça, qui le sait ? Qui le sait que j'ai été le seul salarié de la chaîne à être là ? Personne ne le sait. Tout le monde s'en fout, cher ami.

C'est impossible de bâtir une armée aujourd'hui ?

Stéphane Guillon: Une armée de quoi ? De bras cassés ?

Jérôme Colin: Vous savez, Patti Smith a chanté une très belle chanson qui s'appelle "Power to the people". Je pense que c'est tout à fait vrai. People, c'est pas les gens, c'est le peuple.

Stéphane Guillon: Oui, j'avais compris.

Jérôme Colin: Quand nous serons nombreux, très nombreux, outrageusement nombreux, ils n'auront plus le choix.



Stéphane Guillon: Mais nous ne serons jamais nombreux.

Jérôme Colin: Pour la raison évoquée juste avant.

Stéphane Guillon: Vous savez, ce qui m'a le plus surpris ? Notamment à France Inter ? Alors que j'étais monté au créneau pour défendre, parfois des journalistes comme Florent Chatain. Si ma mémoire est bonne, c'est quand Didier Porte et moi on s'est fait virer. Le silence assourdissant qu'il y a eu de la part des journalistes, qu'on côtoyait tous les jours. Vous vous apercevez finalement que des gens courageux, il y en a très peu. Il n'y en a quasiment pas. Même chose, quand je suis le seul salarié de la chaîne à être à la manifestation d'iTélé. Le seul ! Alors que mon boulot n'était pas en jeu, je n'étais pas à iTélé, moi. Donc, quand vous vous apercevez de ça, quand vous avez fait ce constat qui est finalement un constat très amer, il y a un moment donné où vous vous dites : *"bon, ok, t'as 54 ans, t'as pris beaucoup de coups, tu t'es bien amusé. Ben place aux jeunes. Les gars allez-y ! Faites les papiers, je vous regarde, je vous applaudis des deux mains, mais moi je vais passer à autre chose"*. En tout cas, pour l'instant, j'en suis là. Peut-être que si je change de taxi, je raconterai autre chose. Parce qu'à Mireille Dumas, je lui ai raconté trois fois ma vie, trois fois une version différente.

Jérôme Colin: Ah ben oui évidemment, je l'espère bien pour vous.

Vous pouvez prendre une autre boule si ça ne vous dérange pas ?

Stéphane Guillon: Avec plaisir.

Jérôme Colin: Vous lisez bien, lentement mais bien.

Stéphane Guillon: Oui cher ami, je lis lentement parce que je ne vois rien, c'est tout. Arrêtez de m'humilier comme ça. En plus, si vous voulez j'ai la gerbe en voiture. Alors... *"Pourquoi ressembleriez-vous à une autre qu'à vous-même ? Restez donc ce que vous êtes"*, Léon Tolstoï, "Anna Karenine". C'est fou, j'en ai parlé. Vous savez ce qu'ils vont croire les gens ? Ils vont croire que l'émission est montée, qu'elle est pipeauté.

Jérôme Colin: Eh ben non.

Stéphane Guillon: Incroyable.

Jérôme Colin: Oscar Wilde a dit un autre truc qui y ressemble. Il a dit : *"Soyez vous-même, les autres sont déjà pris"*. C'est pas mal hein.

Stéphane Guillon: *"Soyez vous-même, les autres sont déjà pris"*. Oui.

Jérôme Colin: Joli hein ? Vous avez réussi, ou vous réussissez enfin...

Stéphane Guillon: Il y a aussi *"Cultive tes défauts, c'est toi-même"*.

Jérôme Colin: Oui. Être soi-même, c'est quoi pour vous ? Ça veut dire quoi être soi-même ? Parce qu'on a compris quand même dans cette discussion, qu'il y a beaucoup d'éléments extérieurs qui font fluctuer la notion de ce que c'est d'être soi-même. La liberté d'être soi-même. Pour vous, être soi-même c'est quoi ? Aujourd'hui ?

Stéphane Guillon: C'est pouvoir se regarder dans une glace.

Jérôme Colin: Vous pouvez vous ?

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: Il y a des moments où c'était moins facile ?

Stéphane Guillon: Non. C'est-à-dire que même si je vous ai dit que j'ai pris des coups... Oui, je pense que je peux me regarder dans une glace. Je n'ai jamais trahi ce que j'aimais, ce que j'aimais faire. Quand ça ne me plaisait plus, je l'ai toujours dit.

Jérôme Colin : Vous avez donné des coups aussi dans votre vie ? Il y a quelque chose de l'ordre de la violence aussi chez vous, ou vous êtes un homme un peu dénué de ça ?

Stéphane Guillon: De ?



Jérôme Colin: Violence. Colère. Haine.

Stéphane Guillon: Ah moi, je peux être colérique mais colérique dans la vie de tous les jours. Si tout d'un coup, je perds mes clés de bagnole, oui, je peux être colérique, mais...

Jérôme Colin: Pas un homme de vengeance sourde.

Stéphane Guillon: Non.

Jérôme Colin: Parce que vous descendez là...

Stéphane Guillon: Peut-être parce que j'ai peur de la prison. Sinon, je pense que je pourrais me venger de certaines personnes. La prison, finalement, c'est pas mal.

Jérôme Colin: Vous avez des haines sourdes ? Des gens à qui vraiment vous en voulez de manière qui vous fait un peu mal.

Stéphane Guillon: Oui, je ne vous dirais pas quoi, parce que c'est ma vie privée, mais j'ai une haine sourde pour quelqu'un qui, à titre privé m'a fait du mal, oui.

Jérôme Colin: Je suis toujours fasciné... Je vous ai vu quelques fois en vidéo, dans l'émission d'Anne-Sophie Lapix et je suis toujours fasciné de la manière dont vous regardez Patrick Cohen. J'ai l'impression que si vous aviez une massue, il faudrait qu'il parte en courant. Vous arrivez très peu à déguiser ça.

Stéphane Guillon: C'est ce que disait... Vous mettez deux mâles dominants dans le même enclos, c'est pas bon.

Jérôme Colin: C'est vrai. Allez, une dernière boule. Jusque maintenant c'était juste, c'était bien. On était dans vos goûts.

Stéphane Guillon: On était même étonnamment dans mes goûts. Étonnamment parce que je pense que mon goût pour la littérature russe et en plus, me sortir une phrase du bouquin que je suis en train de lire en ce moment, c'est très fort ça ! Parce que je ne l'ai dit nulle part ou alors, vous vous êtes renseigné auprès d'un de mes proches.

"J'étais à l'âge où les choses se détériorent", Steve Tesich.

Stéphane Guillon: Magnifique ! Ça, ça a été mon grand choc littéraire d'il y a trois semaines, "Karoo" de Steve Tesich.

Jérôme Colin: Grand livre.

Stéphane Guillon: Immense livre. Immense scénario. C'est-à-dire, qu'on devrait faire de ce livre un film. Je ne comprends pas pourquoi ça n'a jamais été fait. Il paraît que certaines personnes s'y sont intéressées. Je pense que la version la plus probable, c'est que les américains ont acheté les droits du livre pour les bloquer. Parce que sinon, c'est un scénario extraordinaire.

Jérôme Colin: En deux lignes, l'histoire d'un homme qui ne parvient plus à l'ivresse. Qui boit, qui ne parvient plus à l'ivresse et 10.000 autres choses.

Stéphane Guillon: Oui, parce que résumé comme ça on se dit : "*tiens, c'est bizarre*". 10.000 autres choses. Une ou deux idées absolument géniales. Il y a un humour, un rythme, vous entrez immédiatement dans le livre. Moi, je me suis reconnu dans ce personnage un peu désabusé, un peu pince sans rire.

Jérôme Colin: "*J'arrive à un âge où les choses se détériorent.*" C'est une phrase terrible de ce roman. Vous aussi, selon la génétique, vous êtes à un âge où les choses commencent à se détériorer...

Stéphane Guillon: J'ai tout un sketch dans mon prochain spectacle qui est exactement sur ce thème. On sent qu'il y a des choses qui vont se dégrader mais on ne sait pas lesquelles. Un peu comme un lave-vaisselle, quand il commence à faire du bruit. On se dit : "*tiens, ça va nous lâcher*". C'est exactement ça. On sent qu'il y a des choses qui vont se détériorer. Il y a tout un truc sur 55 ans, sur cet âge-là. Chez les femmes et chez les hommes, je parle de tous ces petits trucs qui font qu'on sent que les choses vont lâcher. C'est les prémices. Nous sommes dans les prémices.



Jérôme Colin: Quel âge étrange. Je ne sais pas, je n'y suis pas encore, mais je le sens venir. Nous ne sommes définitivement pas et ne serons plus jamais jeune. C'est fini. Vous avez un deuil à faire de cet homme flamboyant ?

Stéphane Guillon: Non, parce qu'en même temps, j'aime bien aussi cette jeunesse du cœur, cette jeunesse d'esprit qu'il faut aussi savoir cultiver. Bien vieillir... Vous savez, j'ai été mais plus qu'étonné quand j'ai travaillé avec Pierre Richard, qui est devenu un ami.

Jérôme Colin: Dans "Les âmes de papier", film de Vincent Lannoo.

Stéphane Guillon: De Vincent Lannoo.

Jérôme Colin: Un Belge.

Stéphane Guillon: C'est une leçon de vie de Pierre Richard.

Jérôme Colin: C'est-à-dire ?

Stéphane Guillon: C'est un homme qui ne se plaint jamais, qui est toujours de bonne humeur, toujours souriant, toujours partant pour faire la fête. Quand on tournait à Bruxelles, on avait été faire la fête un soir après le film. Dans une boîte de nuit, il nous avait fait un grand écart sans échauffement.

Jérôme Colin: Ah bon ?

Stéphane Guillon: Oui. C'est un homme qui est né en 1934. Je ne sais pas si vous vous rendez compte, il a plus de 80 ans ! Et il arrive de bonne humeur. Il lit "Libération" de la première à la dernière page tous les jours. Ce qui est quand même très courageux. Et toc, comment se faire de nouveaux amis en une phrase.

Jérôme Colin: En Belgique, c'est moins grave.

Stéphane Guillon: Oui, mais il n'y a plus de frontière maintenant avec les réseaux sociaux, cher ami.

Jérôme Colin: Beaucoup moins.

Stéphane Guillon: Beaucoup moins.

Jérôme Colin: Oui, donc grande leçon.

Stéphane Guillon: Sans vouloir vous flatter, vous les médias belges, ça fait énormément de bien de faire des interviews avec vous. Que ce soit à la radio, des interviews papier. Vous allez à l'essentiel, c'est pas tordu. Vous êtes capables de dire : "*on a aimé votre livre*". Vous n'êtes pas dans la pensée dominante. Ce qui est terrible dans le dernier livre que j'ai écrit, qui est mon seul livre qui n'ait pas marché, "Journal d'un infrequentable", et qui pour moi est mon meilleur livre, c'est que la pensée dominante a dit : "*c'est un livre qui ne se vend pas, c'est un livre qui n'a pas d'intérêt*". Je n'ai jamais eu autant de retours d'artistes, d'intellectuels, d'amis, de gens que j'admire, d'écrivains, qui m'ont dit : "*ton livre est excellent*". Ça, les journalistes français, aucun ne l'a dit. Tout le monde s'est interdit de le dire. Mais quand j'arrivais en Belgique, ou en Suisse, les gens me disaient : "*j'aime votre livre*" pour telle ou telle raison. Il m'est même arrivé de faire des interviews en duplex, où j'étais donc à Paris avec une radio suisse ou belge, et c'était des bulles d'oxygène parce que, tout d'un coup, il y a des gens qui me parlaient de mon livre, qui ne me parlaient pas des polémiques, qui me parlaient de mon livre et qui me disaient : "*j'aime votre livre*".

Jérôme Colin: Vous voulez que je vous dise un secret ?

Stéphane Guillon: Oui.

Jérôme Colin: De l'autre côté du micro, quand vous étiez dans la petite pièce à Paris, c'était moi.

Stéphane Guillon: C'est vrai ?

Jérôme Colin: Oui.

Stéphane Guillon: Super, c'est marrant.

Jérôme Colin: Ça a été un plaisir de parler avec vous, vraiment. Il y a eu des petits moments plus chiants, mais c'était vraiment bien.

Stéphane Guillon: Oui ? Des petits moments plus chiants ? Mais on coupera...

Jérôme Colin: C'était super.

